

DANSE. L'Américaine reste l'une des figures majeures de la danse contemporaine.

Carolyn Carlson : « J'ai apporté mon optimisme à la France »

INTERVIEW
PAR XAVIER FRERE

Carolyn Carlson, 72 ans, installée en France depuis quatre décennies, se produit encore sur scène, et n'en crée pas moins des projets tous azimuts.

Calligraphie, littérature, poésie. Vous avez toujours eu besoin de nourrir la danse d'autres matériaux artistiques...

« Je suis une artiste polyvalente. J'explore toutes ces formes d'art. En calligraphie, comme en danse, vous n'avez qu'une seule chance pour exécuter votre geste, donc il faut qu'il soit parfait. En danse, la trace est dans l'espace, elle marque les esprits. La poésie – celle de Rimbaud ou Gaston Bachelard m'inspire – plus éphémère avec les mots, se raccroche plus au présent, je ne raconte pas une histoire. Je suis une mystique. J'essaie juste d'ouvrir l'imagination des gens, la perception pour un autre voyage. Vous avez ainsi votre propre interprétation des choses. Une grande partie de mes influences vient de la peinture – Rothko et Magritte m'ont beaucoup marqué –, de la littérature. »

Vous sentez-vous encore américaine après quarante ans en France ?

« Absolument. Le cadeau que j'ai aussi apporté à la France, c'est mon optimisme, mon enthousiasme. « Tu as un nouveau projet, super ! Vas-y fonce », dira un Américain. Un Français, lui, dira : « Est-ce que tu veux ? Ou bien... Oh, je ne sais pas... » (rires). A l'inverse, j'ai puisé ici un sens de la réflexion. J'ai réussi à créer un bon mariage entre les deux cultures. Sans oublier le côté fou – « absurde » – issu de mes racines finlandaises. »

Et qu'avez-vous intégré en vous de la France ?

« Beaucoup de choses » (en français). Je me sens très proche de l'âme des Français et des Italiens. Aux USA, vous êtes ce que vous faites. Ici, c'est ce que vous êtes, c'est pour cette raison que j'apprécie la culture française. En cinq minutes, un



Carolyn Carlson. Photo © Laurent Paillier/photosdedan

Américain vous lancera : « Comment ça va ? Je t'aime ». »

Dans les années 70, la France était-elle accueillante pour une jeune soliste de l'Opéra ?

« Les débuts avaient été difficiles, en 1974. A l'Opéra de Paris, on me disait : « Rentre chez toi ! » Quel « bordel » (en français). Mes amis danseurs américains m'ont néanmoins encouragé à rester. C'était nouveau pour le public, cette nouvelle danse choquait pas mal de monde. A l'époque, il y avait Maurice Béjart, moi-même, et le théâtre du Silence à Paris. Pina Bausch en Allemagne. Mais comme j'étais à l'Opéra, les projecteurs étaient braqués sur moi, sur ma performance charismatique, je bénéficiais aussi du gros travail de toute la compagnie. Moi, j'étais issue d'une formation classique, on m'appréciait pour ma technique, mes longues jambes... Les Français ont un sens « visuel » poussé, vos grands peintres le prouvent aussi. Mais si j'avais été une danseuse française, ça n'aurait pas si bien marché à l'époque, l'« exotisme » fonctionnait. »

Pourquoi aviez-vous choisi ce pays ?

« C'est mon karma qui m'a guidée ici. Je me suis souvent dit

que, parmi les nations européennes, la France se distinguait par son incroyable soutien à la culture. J'ai été très soutenue tout au long de mon parcours. Ma vie est ici. J'ai donné quelque chose à la France et la France m'a donné quelque chose : c'est un échange incroyable. Pas seulement financièrement, mais culturellement parlant. »

Quel a été, d'après vous, votre apport à l'évolution de la danse en France ?

« Difficile de répondre à cette question, il vaut mieux interroger d'autres personnes pour le dire. Je pense avoir été, dans les années 70, l'instigatrice de cette nouvelle danse en France, basée sur l'improvisation, mais d'après ce que j'entends, j'ai aussi apporté de la poésie, pas de côté théâtral. J'ai insufflé de la lumière, instillé de l'espoir, en termes d'imagination, et d'optimisme. Mon travail avec la musique de René Aubry (ndlr : compositeur, son ex-compagnon durant seize ans) a beaucoup favorisé cela. Avec René, je suis tombée en amour avec les Vosges, les lacs de Longemer, Gérardmer, les champignons, les myrtilles. Il y a quelque chose de très mystique dans les Vosges. Ça ressemble à

la Finlande, le pays d'origine de mes grands-parents. »

Vos spectacles sont aujourd'hui irrigués d'une conscience environnementale. Pourquoi ce thème est-il si cher à vos yeux ?

« Aujourd'hui, tout le monde est sur son smartphone, sur Internet, nous devons revenir aux sources originales du pouvoir spirituel, nous connecter à la poésie, à notre âme. Surtout dans nos grandes cités. C'est alarmant ce qu'il se passe, je le vois dans le métro : tout le monde est seul, avec le smartphone comme seul compagnon, comme échappatoire. C'est terrifiant, ces enfants constamment dans le virtuel, ils ne savent même pas ce qu'est un arbre. Notre vie est conditionnée par la vitesse des informations : bang, bang, bang ! Aujourd'hui, il faut être « hyper-connecté ». Mais on ne peut pas être connecté à tout, et à tout le monde. Revenons à une question essentielle : « Qui sommes-nous dans cette société ? » Sans le soleil et l'eau, on ne serait plus là. Dans vingt ans, certains pays manqueront tellement d'eau qu'il faudra accueillir les réfugiés qui fuient ces pays... Quel futur leur prépare-t-on ? »

L'état du monde actuel peut-il rendre aussi optimiste que peut le faire l'art ?

« Je suis optimiste en tant qu'artiste, mais très pessimiste en tant que citoyenne sur la politique mondiale. Il n'y a pas beaucoup d'informations positives. Je ne vois pas où nous allons. Je suis aussi choquée qu'il y ait tant de sites nucléaires en France. Veut-on un nouveau Fukushima ici ? Les gens doivent se réveiller. Pour autant, je ne pourrais pas être une femme politique, je suis heureuse d'être une artiste. »

Le monde est-il plus dangereux que dans les années 70 ?

« Je reste une hippie. J'étais pour les fleurs (« flower power »), maintenant je travaille avec les racines (« Seeds », nouveau spectacle). Je veux partager la foi de qui nous sommes, notre capacité à nous surpasser. De tout temps, il y a eu des croisades, des massacres, des morts. La différence, c'est

BIO EXPRESS

7 mars 1943 : naissance à Oakland (Californie, USA), de parents d'origine finlandaise
1964-1971 : soliste dans la troupe Alwin Nikolais Dance Théâtre de New York
1974 : Ballet de l'Opéra de Paris, devient l'une des figures de la Nouvelle Danse française
1980-1984 : dirige le Teatrodanza de la Fenice à Venise et crée son solo mythique Blue Lady
1998 : Victoire de la musique pour « Signes » à l'Opéra de Paris, avec René Aubry
2005-2013 : direction du Centre chorégraphique national de Roubaix-Nord Pas de Calais
Janvier 2014 : création de la compagnie Carolyn Carlson
2016 : nouvelle création « Seeds » (jeune public) du 13 au 24 janvier au théâtre national de Chaillot à Paris, et « Density 21.5 » et « Dialogue with Rothko », 3 représentations du 5 au 7 février 2016
www.carolyn-carlson.com

qu'aujourd'hui, nous en avons la conscience, la connaissance en direct, parce que nous sommes plus éduqués, en meilleure santé, avec des moyens énormes. Nous ne sommes plus au Moyen-Âge. Avec ce que nous avons et connaissons aujourd'hui, il n'y a plus d'excuse. »

Pour un danseur, plus encore que pour un acteur, vieillir est-il une hantise ?

« Non, parce que je vis dans le présent. Je fais encore des solos, on m'en réclame. J'ai eu cette constitution comme cadeau à la naissance. Vais-je continuer jusqu'à 93 ans, comme le danseur japonais Kazuo Ohno (ndlr : décédé en 2010 à l'âge de 103 ans) ? Pourquoi pas. Je compose avec ce que je suis, je me connais, en tant que chorégraphe. Je me suis projetée dans le futur pour la compagnie, mais pas à titre personnel. Par exemple, ça m'a toujours terrifié d'acheter des choses, j'ai toujours loué. Je ne suis pas matérialiste, j'aime l'idée de la transmission. »